

Lettre de Carlo Sforza à Robert Schuman (24 août 1948)

Légende: Le 24 août 1948, Carlo Sforza, ministre italien des Affaires étrangères, expose à son homologue français, Robert Schuman, sa conception chrétienne de l'unité européenne.

Source: BEYER, Henry. Robert Schuman, L'Europe par la réconciliation franco-allemande. Lausanne: Fondation Jean Monnet pour l'Europe, Centre de recherches européennes, 1986. 171 p. (Cahiers rouges).

Copyright: (c) Fondation Jean Monnet pour l'Europe et Centre de recherches européennes, Lausanne

URL: http://www.cvce.eu/obj/lettre_de_carlo_sforza_a_robert_schuman_24_aout_1948-fr-574ed11f-4432-4879-8c23-c3af92d8231b.html

Date de dernière mise à jour: 13/09/2012

Lettre de Carlo Sforza à Robert Schuman (24 août 1948)

Rome, 24 août 1948

Monsieur le Président et cher Collègue,

c'est en premier lieu à vous que je désire soumettre les idées du Gouvernement de la République italienne sur la question qui nous est également à cœur: l'Union européenne.

Je suis sûr que vous pensez comme moi que si Briand échoua en son temps ce fut parce qu'il vit trop grand: le toit en même temps que les fondations. Il faut commencer par le commencement. Il faut surtout que ceux qui voient dans l'Union européenne non seulement la défense la plus sûre de la paix, mais aussi le moyen le meilleur de sauvegarder la prospérité et la sécurité de leurs pays, travaillent d'accord. C'est notre cas.

Pour ma part, Monsieur le Président, je sens que ma vie n'aura pas été vécue en vain si je réussis à contribuer à cette entente organique et permanente entre nos deux pays qui seule nous évitera un jour le retour de la folie agressive des allemands. Toute ma vie, au fond, a été consacrée à ce but. C'est à présent que je sens pour la première fois que nous avons entre nos mains la possibilité de guérir les Allemands; la possibilité d'empêcher qu'ils deviennent les Lansquenets d'un terrible danger; la possibilité de leur faire sentir qu'ils pourront un jour s'asseoir parmi nous, égaux entre égaux. Mais pour cela il faut qu'il y ait cent millions de latins vis-à-vis d'eux.

C'est dans cet esprit – et dans cet esprit seulement – que j'ai écrit le mémorandum que M. Quaroni vous soumettra. Votre prédécesseur connaissait, je pense, ma pensée la plus profonde. Je ne crois pas qu'il soit utile que je vienne à Paris; il faut faire; il ne faut pas se donner l'air de faire.

Mais j'espère qu'un jour l'occasion se présente où je puisse conférer librement avec vous sur tous ces problèmes.

J'ai passé dix ans, de 1930 à 1940, dans la Provence Maritime, près de Toulon, voyant venir l'affreuse catastrophe, et ne pensant qu'à cela: comment faire pour unir un jour nos deux pays, devenus de nouveau les pionniers de la paix dans la Chrétienté. Nous y sommes, si nous sommes sages. C'est pourquoi j'ai pensé vous envoyer – à travers notre Ambassade – le mémorandum que je recommande à votre attention personnelle.

Votre sincèrement dévoué
Sforza